

EMMA CARROLL

LES SECRETS DE TOUTÂNKHAMON



GALLIMARD JEUNESSE

Emma Carroll

**LES SECRETS DE
TOUTÂNKHAMON**

Traduit de l'anglais
par Marie Leymarie

GALLIMARD JEUNESSE

GALLIMARD JEUNESSE

5, rue Gaston Gallimard, 75007 Paris

www.gallimard-jeunesse.fr

Titre original : *Secrets of a Sun King*

Édition originale publiée au Royaume-Uni en 2018 par

Faber & Faber Limited
Bloomsbury House
74-77 Great Russell Street
Londres WC1B 3DA

© Emma Carroll, 2018, pour le texte

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2020, pour la traduction française
Tous droits réservés

*Pour Karl, un ami qui fait
presque partie de la famille*

PREMIÈRE PARTIE

Londres, novembre 1922

« Avec une excitation intense, j'ouvris les sceaux. »

Howard Carter, archéologue

I

Un mercredi matin gris et maussade, ma vie bascula dans l'absurde. J'aimerais pouvoir dire que je m'y attendais, comme ces gens qui sentent venir les orages ou les raz de marée, mais il n'en fut rien.

Nous prenions notre petit déjeuner, maman et moi, genoux à touche-touche sous la minuscule table de la cuisine, et nous terminions jusqu'aux dernières miettes du pain. Je savais que j'aurais à nouveau faim dans moins d'une heure : j'avais faim tout le temps. Je n'avais pas non plus envie d'aller au collège. En somme, c'était un matin d'une banalité navrante... quand soudain, mes yeux tombèrent sur le gros titre du journal :

DES PIEDS HUMAINS DÉCOUVERTS

DANS UNE MAISON DE BLOOMSBURY

– C'est vrai ? demandai-je, stupéfaite.

Maman feuilletait le journal à la recherche de la rubrique nécrologique et de l'horoscope, qu'elle lit toujours en premier.

– Quoi, minou ?

Je tendis le doigt vers l'article.

– Je peux voir ?

J'avais besoin d'en savoir plus, sinon cette abraca-dabrante histoire de pieds allait hanter mes pensées toute la journée.

Maman parcourut la première page d'un regard soucieux.

– Ton père n'aimerait pas que tu te farcisses la tête avec ce genre de choses, Lil, dit-elle après l'avoir lue.

Sans doute pas.

Mon père rêvait d'une fille calme, studieuse, toujours le nez dans ses cahiers – ce que j'étais la plupart du temps, mais je pouvais aussi me montrer exaltée, et je n'avais de goût ni pour les mondanités ni pour la coquetterie. Lorsque maman m'avait coupé les cheveux avec ses ciseaux de couture, papa n'avait rien dit. Mieux valait une fille à la coupe garçonne plutôt qu'une fille avec des tresses toujours à moitié défaites.

Maman n'avait pas l'air décidée à lâcher le journal.

– Oh, je t'en prie, laisse-moi lire ! Papa n'est pas là !

Il était parti tôt, comme tous les jours, faire du porte-à-porte pour vendre des tapis. Maman disait

qu'il avait de la chance d'avoir du travail ; depuis la guerre, les temps étaient durs pour tout le monde. Elle-même travaillait à Uniprix, et il aurait fallu plus que du rouge à lèvres pour masquer sa perpétuelle fatigue. Mais nous avions un toit au-dessus de nos têtes – un toit mansardé certes, car notre appartement se trouvait au dernier étage, mais cela présentait l'avantage d'être plus intime. Évidemment, il fallait se fader quatre étages pour descendre dans la cour, et prier pour ne pas oublier le papier toilette et ne pas se faire mordre par les rats.

– Imagine la vie dans les tranchées, me disait souvent Bobby Fitzpatrick, qui logeait au rez-de-chaussée. Les rats français étaient plus gros que des porcelets.

Mon père, lui, n'évoquait jamais la guerre. Mais quatre ans plus tard, on sentait partout sa présence, comme une épaisse couche de poussière. On voyait d'anciens soldats mendier dans les rues, devenus inaptes au travail parce que aveugles, grands brûlés, manchots ou unijambistes. Et encore, c'était là des blessures visibles. J'avais surpris assez de messes basses pour savoir que la guerre avait fait des ravages sur la personnalité des gens. C'était heureux que papa n'ait gardé d'autres séquelles que des mains qui tremblent. À l'extérieur du moins, il était intact.

Tout en avalant ma dernière bouchée, j'essuyai mes mains sur ma jupe de collégienne, puis insistai pour avoir le journal. Je voulais absolument lire cette histoire de pieds.

Maman me le tendit.

– Vite, ou tu vas être en retard.

Lire ne me prit pas longtemps. Comme je le soupçonnais, c'était l'histoire la plus étrange que j'eusse jamais lue.

La police, racontait l'article, avait été envoyée à une adresse au centre de Londres, où elle avait trouvé les pieds d'un homme sur son tapis. Le reste de sa personne avait tout bonnement disparu. Son manteau et son chapeau étaient rangés à leur place habituelle dans l'entrée. La police mentionnait son nom : il s'agissait du professeur Selim Hanawati, un chercheur spécialisé dans les arts du Moyen-Orient.

– Où est le professeur Hanawati, maintenant ? demandai-je à maman. J'imagine qu'il n'a pas pu aller bien loin sans ses pieds...

Elle me regarda en plissant les yeux.

– Le pauvre homme a brûlé tout entier, Lilian. Il ne reste rien de lui, à part ce qu'ils ont retrouvé. On appelle ça une combustion humaine spontanée... ou quelque chose comme ça.

Cela me paraissait absurde. Un corps humain ne peut pas s'enflammer tout seul !

Maman me reprit gentiment le journal.

– Tu t’es fait peur, maintenant, je suppose ?

– Non.

Mais ma curiosité était piquée. Maman s’en aperçut – comme toujours – et s’empressa de détourner mon attention.

– Regarde, Lil ! Howard Carter, l’archéologue, est retourné en Égypte pour trouver le tombeau de Toutânkhamon. Une dernière tentative, apparemment. Cela ne manquera pas d’intéresser grand-papa, tu ne crois pas ?

J’en doutais. Grand-papa ne tenait pas M. Carter en très haute estime. Je l’entendais déjà s’exclamer : « Cet assoiffé de gloire ? Sans l’argent de Lord Carnarvon, il n’aurait même pas pu se payer son billet de train pour Londres ! »

– Peut-être parce que ça concerne l’Égypte..., concédai-je.

Car c’était peu dire que grand-papa était passionné par l’Égypte. Il y avait séjourné, des années plus tôt, et son amour pour le pays ne s’était jamais démenti. Il avait même appelé sa chatte Néfertiti en hommage à la reine. Sa fascination avait fini par déteindre sur moi, même si je n’avais guère plus de chances d’aller là-bas que de voir un cochon voler.

Quant à l’histoire des pieds, je ne pus la chasser de mes pensées. Elle m’accompagna toute la

journée, en latin, en français, pendant les trois longues heures d'arithmétique et la leçon de choses¹ qui tomba, par une étrange coïncidence, sur les liquides inflammables. À la vérité, la journée me parut sans fin. Je détestais l'école – enfin, pour être précise, le cours supérieur pour filles St Kilda. Tout y était très « comme il faut » et snob au possible. Mes parents avaient crié au miracle lorsque l'offre de bourse était arrivée à la maison. « Une telle opportunité, Lilian ! », « Pour toi, c'est la promesse d'une vie meilleure ! » En réalité, ma vie était bien plus simple quand j'allais à la même école que les autres enfants de ma rue.

Lorsque j'arrivai à la maison ce soir-là, je trouvai les lumières éteintes et le poêle froid. C'était étrange, car d'ordinaire papa rentrait avant moi. Un message de maman m'attendait sur la table, posé contre la salière. Ce n'était pas l'habitude de notre famille de communiquer par petits mots, de sorte que je sus aussitôt qu'il se passait quelque chose d'anormal. Et la crampe qui me saisit à l'estomac me parut de mauvais augure.

Mes yeux ne perçurent d'abord que les mots « hôpital » et « grand-papa », ce qui m'alarma au plus haut point. Seules les personnes gravement malades allaient à l'hôpital. Les soins y étaient chers,

1. Nom des cours de sciences de l'époque (*N.d.T.*).

et grand-papa disait que beaucoup de gens qui y entraient n'en ressortaient jamais.

Pressentant que Néfertiti serait elle aussi inquiète, je pris le double de la clé de grand-papa à son crochet. Hors de question que je reste ici, seule, à imaginer le pire – j'allais au moins nourrir sa chatte adorée.

Grand-papa vivait à quelques rues de chez nous, au-dessus de sa boutique qui, à en croire sa vieille enseigne défraîchie, vendait des « objets rares et antiquités », bien que je ne l'eusse jamais vu vendre quoi que ce soit. À l'intérieur, c'était une véritable caverne d'Ali Baba : des cartes, des vases, des boîtes scellées et des tapis persans piquetés de moisissures appuyés contre les murs. Il avait accumulé ces trésors au fil de ses voyages. Maman prétendait que ce bric-à-brac n'avait aucune valeur et qu'un bon coup de chiffon y serait nécessaire.

Jamais je n'avais fait le trajet aussi vite. Le soir tombait, les réverbères étaient déjà allumés et la pluie qui m'avait cueillie à la sortie du collège s'était transformée en neige fondue. Il faisait inhabituellement froid pour un mois de novembre.

La boutique de grand-papa était fermée et plongée dans l'obscurité. Son appartement disposait d'une entrée distincte de celle du magasin, à l'arrière. Il fallait pousser un portail et remonter une allée. Alors

que je soulevais le loquet, quelque chose frôla mes jambes. Je sursautai.

– Ah, c’est toi !

Néfertiti bondit devant moi pour m’attendre sur les marches du perron. L’obscurité n’était pas totale, peu s’en faut : les rues alentour étaient bien éclairées. Pourtant, un frisson me parcourut. J’éprouvais soudain une étrange réticence à avancer, et plus encore à l’idée d’entrer dans l’appartement.

« Ne fais pas l’enfant », me fustigeai-je. J’étais venue quelques jours plus tôt pour le goûter, comme tous les samedis. Déjà, je m’étais sentie curieusement mal à l’aise, alors que c’était le moment de la semaine que je préférais.

Nous buvions ce que grand-papa appelait du *tchai* – un thé sombre et très sucré, servi dans de petits verres, à la mode égyptienne. C’était une habitude qu’il avait rapportée de ses voyages. Néfertiti s’était couchée en travers de ses épaules, l’enveloppant comme une étole de fourrure. Je ne l’avais jamais vue s’installer sur les épaules de qui que ce soit d’autre.

– Vois-tu, Lily, m’avait annoncé grand-papa (il était le seul à ne pas m’appeler, simplement, Lil), j’ai réfléchi : je voudrais mettre de l’ordre dans mes affaires et j’aurais besoin de ton aide.

Grand-papa sautait souvent du coq à l’âne, et je

ne l'en admirais que davantage. Il n'avait pas fait d'études, son savoir ne venait pas des livres, mais de la vie même, à force d'arpenter le monde et de s'y frotter. Il avait le chic pour vous prendre de court; vous ne saviez jamais ce qu'il allait inventer.

Ce samedi-là, cependant, il était secoué de quintes de toux, au point que cela m'inquiéta.

– Quelles affaires? avais-je demandé, même si, à son expression, j'avais compris qu'il ne s'agissait pas de ménage – il voulait écrire son testament, et cela m'effrayait. Tu n'es pas malade, si?

– Malade? Nan, j'suis aussi coriace qu'une vieille carne, moi!

Il avait cependant vite repris son sérieux.

– C'est un vieil ami à moi qui est souffrant. Il m'a écrit cette semaine, alors que je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis de longues années. Il semble se tourmenter pour un différend que nous aurions eu, il y a longtemps. Nous aurions fait une erreur, vois-tu, et il voudrait que je l'aide à la réparer.

– Comme une sorte de dernière volonté? avais-je demandé, car tout cela me paraissait très mystérieux.

– J'espère bien que non! s'était exclamé grand-papa en me jetant un regard noir. Il m'a envoyé un texte, mais il écrit trop petit et je n'arrive pas à mettre la main sur ces maudites lunettes.

Cela n'avait rien de surprenant, étant donné

le désordre dans lequel il vivait. Mais il était déjà cinq heures, l'heure pour moi de rentrer à la maison. Je lui avais promis de repasser dans la semaine pour l'aider à lire.

– Fais-moi la gentillesse de ne pas en toucher un mot à ta mère, avait ajouté grand-papa. Tu sais qu'elle a tendance à...

– Dramatiser ?

Nous connaissions bien le caractère de ma maman, l'un et l'autre. Je m'étais sentie flattée qu'il me confie un secret, alors qu'à la maison on ne me confiait rien de plus important que la vaisselle du dîner ou les lits à faire. C'était bien plus excitant.

– Je serai muette comme une carpe !

– Pas un mot non plus à ton père, avait ajouté grand-papa.

J'avais acquiescé, même si, de toute façon, je ne parlais jamais de lui à papa – tous deux n'avaient pas échangé une parole depuis des années. Leur brouille faisait partie de ce folklore familial que vous acceptiez sans broncher, et sans jamais poser de questions.

Grand-papa se tapota l'aile du nez.

– Tu es une brave fille, Lily. *La graine ne révèle rien de l'arbre qu'elle recèle.* C'est un vieux proverbe égyptien, il est bon de s'en souvenir.

Voilà quelles étaient mes pensées tandis que je me

tenais sur le seuil de la maison de grand-papa, et que je tentais de me raisonner. Rien n'avait changé depuis le samedi précédent, me dis-je, hormis le fait que grand-papa n'était pas là. Et pourtant, cette étrange sensation ne disparaissait pas. Et je n'étais pas la seule à y être sensible, la chatte l'éprouvait aussi. D'un bond habile, elle grimpa sur le muret du voisin, les poils hérissés.

– Que se passe-t-il, miss Grognon ? lui demandai-je.

Elle émit une sorte de miaulement – sa façon à elle de s'exprimer, d'après grand-papa. Je ne pus réussir à la faire descendre, même en l'amadouant avec un morceau de chocolat trouvé dans la poche de mon paletot. Moi qui étais venue pour lui donner à manger, c'était mal parti si elle n'acceptait même pas de m'approcher...

Plus bizarre encore : la clé dans la serrure. J'eus beau la tourner dans tous les sens, la porte refusait obstinément de s'ouvrir. J'allais renoncer, déconfite, lorsque j'aperçus un paquet posé sur les marches, derrière les bouteilles de lait vides. Je le ramassai. De la taille d'une boîte à chaussures, il était assez lourd et enveloppé d'un papier marron qui avait gonflé sous l'effet de l'humidité. Je lus le nom de mon grand-père, *M. Ezra Wilkinson*. Ezra, un prénom un peu bizarre, désuet, qui était fréquemment donné dans notre famille, d'après maman. Mon deuxième

prénom, Ella, était la forme féminine qui s'en rapprochait le plus.

Retournant le paquet pour en découvrir l'expéditeur, j'eus la surprise de ma vie.

Professeur Selim Hanawati.

C'était l'homme qui était mort en ne laissant que ses pieds ! Mais apparemment, il avait aussi laissé un paquet pour grand-papa.

2

Je rentrai chez moi en serrant le paquet contre ma poitrine. J'espérais qu'au milieu de la lumière des réverbères, de la circulation de la rue, des allées et venues des passants, ma sensation de malaise se dissiperait, mais il n'en fut rien. J'étais sous le choc. Mon cerveau, qui n'était déjà pas très doué pour le calme, sautait d'une idée à l'autre.

Dans sa jeunesse, mon grand-père avait sillonné l'Égypte, la Turquie et la Palestine, en quête de copies de reliques antiques dont il faisait le commerce. Le professeur Hanawati était un spécialiste des arts du Moyen-Orient. Fallait-il en conclure que ce professeur – cet homme mort – était le vieil ami dont grand-papa m'avait parlé, et qui avait repris contact avec lui après des années de silence ? J'étais certaine qu'il ne m'avait jamais parlé de lui. Ni n'avait jamais évoqué une erreur qu'il eût pu commettre dans le passé.

Je ne voulais pas prêter aux coïncidences une importance excessive. Mais c'était difficile alors que, en l'espace de vingt-quatre heures, le professeur était mort dans des circonstances aussi particulières, et que grand-papa était maintenant malade.

Lorsque j'arrivai à la maison, maman n'était toujours pas revenue de sa visite à l'hôpital. Papa, dans la cuisine, se battait avec le poêle qui refusait de s'allumer, aussi ne m'entendit-il pas rentrer. Je gagnai directement ma chambre, située en bout de couloir. Elle était à peine plus grande qu'un placard, mais elle n'était qu'à moi et avait une porte – ce qui se révélait précieux dans un moment comme celui-ci. Je m'assis sur mon lit sans même ôter mon paletot et examinai le paquet avec la plus grande attention. C'est à grand-papa qu'il était destiné, pas à moi, me répétais-je, mais la tentation était trop forte.

Je l'ouvris.

Arrachant le papier, je trouvai une boîte en bois brut. Elle mesurait quinze centimètres de large et huit de haut, et ressemblait à celles que papa rapportait à Noël, qui contenaient une bouteille de porto. Elle disposait d'un couvercle, dont le fermoir et les charnières étaient rouillés, comme s'il n'avait pas été ouvert depuis des années. Mais il céda facilement – presque trop, comme s'il m'invitait à regarder à l'intérieur.

La boîte était remplie de brins de paille à l'odeur poussiéreuse. Y plongeant la main, je touchai une matière froide et lisse. A priori, il s'agissait d'un flacon en métal ou d'un vase. Je le sortis pour mieux le voir, et j'en eus le souffle coupé. Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi incroyable.

Le vase était muni d'un bouchon en forme de tête d'animal, avec un long museau pointu et les oreilles d'Anubis, le dieu égyptien qui guidait les âmes aux Enfers. Je le reconnus grâce aux reproductions que grand-papa m'avait montrées – en outre, il m'avait souvent emmenée au musée. Impossible cependant de l'ouvrir. Je tentai de le tirer, de le tourner, je le secouai même tête en bas, mais rien n'y fit. Il ne semblait pas conçu pour s'ouvrir : il n'était muni ni de fermoir ni de clapet, et pourtant le vase me paraissait creux. Je pouvais me tromper, naturellement, mais lorsque je le secouais, j'entendais un léger bruit à l'intérieur.

J'avais passé assez d'heures dans la boutique de grand-papa pour savoir reconnaître une belle pièce, mais ce vase me semblait vraiment très ancien, et les objets de grand-papa l'étaient rarement. C'étaient des faux – des copies d'antiquités vendues à bas prix, qui s'achetaient dans la rue en Égypte.

Ce vase était d'une autre facture. Il était orné de gravures d'animaux, d'oiseaux et de traits ondulés dans

lesquels je reconnus des hiéroglyphes. Et bien qu'il fût gris de poussière, on voyait bien qu'il était en or. Sa beauté était presque intimidante. Nulle part je n'avais vu de pièces aussi exceptionnelles, hormis dans les vitrines du British Museum. Je n'en revenais pas que grand-papa ait reçu un objet d'une telle valeur.

Les questions se bousculaient dans ma tête. Mais grand-papa n'était pas là pour y répondre et je me sentais affreusement frustrée. La seule solution était de lui rendre visite à l'hôpital. Pas pour lui offrir des fleurs ou du raisin, enfin ce genre de choses que les gens apportent à leurs proches, mais pour lui donner le paquet. Il saurait quoi en faire et quoi en penser. En espérant qu'il n'était pas trop gravement malade et que je sois autorisée à le voir...

La porte d'entrée claqua. Des vêtements mouillés furent suspendus, un parapluie glissé dans le porte-parapluie, signes certains que maman était rentrée. Mon cœur se mit à battre douloureusement en l'entendant parler à voix basse. Puis elle m'appela :

– Lil ? Tu es là ?

– J'arrive !

Replaçant le vase dans sa boîte, je le glissai sous mes draps et, malgré mes craintes, allai prendre les nouvelles de l'hôpital.

Elles n'étaient pas bonnes : grand-papa était atteint de phthisie. Il souffrait aussi de fièvre et d'autres symptômes étranges que les docteurs attribuaient à la malaria.

– La malaria ?

Je ne comprenais pas. Comment pouvait-on attraper cette maladie dans le nord de Londres ?

– Il l'a attrapée il y a des années lors de ses voyages. Une rechute, a dit le docteur... et vu l'état de ses poumons...

Maman se mit à pleurer sans bruit.

Je détestais tellement la voir dans cet état que je sentis les larmes monter. D'habitude, c'était pour des choses bien moins graves, et un sourire ou une petite tape sur le bras suffisait à l'apaiser. Mais là, c'était une autre affaire et je décidai de lui préparer un thé. Je glissai dans sa tasse un sucre supplémentaire, ce qui permettait d'ordinaire de lui remonter le moral quand le découragement l'envahissait.

– Où va-t-il trouver l'argent pour l'hôpital ? soupira-t-elle, sa tasse à la main.

Papa fixait le feu d'un air sombre.

– Nous avons déjà du mal à payer nos factures, chérie. Ne me demande pas d'aider ton père maintenant.

Légèrement ragaillardie, maman reporta ses inquiétudes sur moi.

– Tu ne peux pas lui rendre visite, Lil, je te préviens, il est contagieux.

Et papa d'ajouter :

– Elle sera au collège, elle n'a aucune raison de traîner ses guêtres dans les couloirs de l'hôpital.

Je hochai la tête et essayai de prendre un air raisonnable, bien que ma décision fût déjà prise : j'irais lui rendre visite dès le lendemain matin, et personne ne m'en empêcherait. Je ne touchai mot de l'étrange paquet. Maman avait assez de souci à se faire et papa, très à cheval sur les bienséances, m'obligerait à l'apporter à la police.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. L'état de grand-papa me tracassait, naturellement, mais jamais je n'aurais imaginé que le vase produirait un tel effet sur moi. J'avais laissé la boîte sur ma chaise, mais dès que je commençais à somnoler, mes yeux se rouvraient et je me retrouvais en train de le fixer. Je finis par rallumer la lumière. Puis mon cerveau se mit à me jouer des tours : le paquet avait-il bougé ? D'où venait ce froissement ? Le papier d'emballage pouvait-il se défaire tout seul ?

C'était idiot, je sais. Mais je ne me sentis mieux qu'une fois le paquet glissé sous mon lit, hors de ma vue. Ma chambre retrouva son aspect familier : la chaise encombrée de vêtements, le tapis usé qui

recouvrait le plancher, les fins rideaux de la fenêtre qui laissait toujours passer un souffle de vent.

– Nous pourrions la rendre un peu plus agréable, qu'en penses-tu ? m'avait demandé maman lorsque nous avons emménagé. De la dentelle, des fleurs séchées ?

J'avais grimacé et elle avait soupiré.

– Oh, Lil ! Tu as des goûts si simples, si pragmatiques ! J'ai parfois l'impression que tu aurais préféré être un garçon !

Elle n'avait pas tort. Mais à peine cette phrase avait-elle passé ses lèvres qu'elle s'excusa et m'embrassa sur les cheveux.

La seule décoration qui ornait mon mur était une carte postale que grand-papa m'avait achetée lors de notre dernière visite au British Museum. C'était une photo de la pierre de Rosette, ce morceau de stèle grise couvert d'écritures, qui avait permis au monde entier de déchiffrer les hiéroglyphes.

J'éteignis ma lampe de chevet, espérant trouver enfin le sommeil. Mais l'obscurité était soudain remplie de symboles anciens. J'avais beau essayer de changer le cours de mes pensées, je revenais sans cesse à l'Égypte sauf que, cette fois, c'était l'autre nouvelle de la journée qui focalisait mon attention : Howard Carter et la tombe de Toutânkhamon.

Si grand-papa pensait le plus grand mal de Howard

Carter, les gens étaient fascinés par ses fouilles. Un explorateur courageux qui partait à la recherche de trésors inconnus – cela frappait l'imagination comme l'un de ces romans d'aventures démodés que papa lisait enfant. Je les avais dévorés, moi aussi, quand mon manuel de latin me tombait des mains.

Pendant des années, les archéologues avaient creusé ce lieu qu'on appelait la Vallée des Rois. Ils avaient mis au jour toute une série de tombes royales – celles de Toutmôsis et de Ramsès II étant les plus connues –, mais personne n'avait encore découvert celle du pharaon Toutânkhamon. Ils y avaient tous renoncé, sauf un : Howard Carter. Obsédé par ce tombeau introuvable, Carter était retourné en Égypte pour une ultime tentative.

D'après papa, si cette histoire rencontrait un tel écho auprès du public, c'est que Toutânkhamon était mort jeune, tout comme nos soldats, dont les tombes étaient elles aussi perdues. Mais je pense que c'était essentiellement à cause du trésor. On savait que les Égyptiens enterraient leurs rois au milieu d'une profusion d'or. Et puis, c'était une nouvelle porteuse d'espoir, contrairement à la sinistre découverte des pieds humains.

Mais pour moi, la pire nouvelle de la journée restait la maladie de grand-papa. L'état déplorable de ses poumons, je m'y étais préparée, mais la malaria ?

Je ne savais même pas qu'on pouvait rechuter après l'avoir déjà attrapée. C'était étrange de voir qu'un événement survenu de longues années auparavant pouvait soudain ressurgir et perturber le présent.

3

– Vous ne pouvez pas entrer, les malades se reposent, me dit l’infirmière à l’hôpital Brompton, le lendemain matin. Les visites ne sont autorisées qu’à partir de quatorze heures.

Je consultai ma montre : il me restait quatre heures à tuer. Il m’avait déjà fallu une bonne dose d’audace pour me rendre à l’hôpital alors que j’aurais dû être en classe à St Kilda, en train de bûcher sur une composition d’orthographe. Papa m’avait souhaité bonne chance en partant travailler, alors je n’étais guère pressée de me retrouver face à lui ce soir, obligée de mentir quand il me demanderait comment cela s’était passé.

– Je dois parler à M. Ezra Wilkinson, insistai-je. C’est mon grand-père.

L’infirmière croisa les bras.

– Et il ne vous a pas appris les bonnes manières ?

Les gens qui m’entouraient n’étaient pas les rois du savoir-vivre, c’était fort juste. Je tentai malgré tout d’insister :

– Je vous en prie, c’est très urgent !

– Urgent au point de ne pas pouvoir attendre cet après-midi ?

En vérité, je ne tenais pas à revenir à l’hôpital. Il y régnait une odeur épouvantable, mélange de phénol et de légumes rancis, qui donnait envie de vomir – un comble pour un endroit censé aider les gens à guérir !

– Je vous en prie, suppliai-je. Je ferai au plus vite !

Par-dessus son épaule, j’apercevais des rangées de lits blancs comme neige ; savoir grand-papa dans l’un d’entre eux, à quelques mètres à peine, était rageant. Je fus un instant tentée de forcer le passage.

Puis je vis le regard de l’infirmière tomber sur ma blouse – d’un rouge criard – qui dépassait des manches de mon paletot. Elle avisa ensuite mon chapeau en feutre et ma sacoche, qui arboraient tous deux l’écusson du collège.

– Vous ne devriez pas être à l’école ? demanda-t-elle. Et si je leur passais un coup de téléphone ?

– Inutile, je m’en vais, marmonnai-je, avant de dévaler les escaliers.

Une fois dehors, je me donnai une claque. J'aurais dû savoir qu'il y avait des heures de visite à l'hôpital d'une part, et d'autre part que rater l'école était risqué : il se trouvait toujours quelqu'un pour moucharder. Dans les romans, les héros ont toute une bande de copains pour les aider. Mais braver les règles seul était une autre affaire.

La plupart de mes anciens amis étaient des garçons : Neddy, Joe, Brian et Bobby Fitzpatrick. Quand nous n'étions pas à l'école, nous jouions dans la rue à l'épervier ou au cricket avec une pomme.

Puis j'obtins cette bourse pour St Kilda.

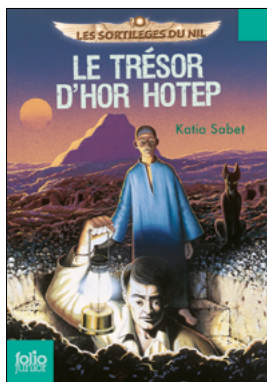
– Vous sentez l'odeur des neurones ? demanda Bobby aux autres, le jour de la rentrée, alors qu'ils avaient descendu la rue pour rejoindre leur nouveau collègue, et que j'avais dû la remonter.

Par la suite, ils ne m'avaient plus jamais adressé la parole.

Se lier avec les filles de St Kilda était plus difficile encore. Certains jours, lorsque personne ne me voyait, je me laissais aller à broyer du noir. Je me le reprochais ensuite, car rien ne justifiait une telle tristesse : je n'avais ni père ni frère mort à la guerre.

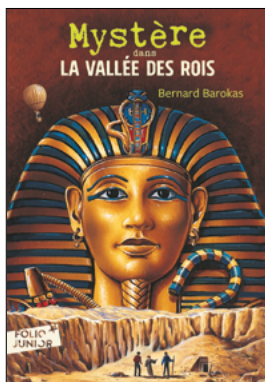
Au bout d'un moment, je pris conscience que je m'étais perdue. Je me trouvais dans un quartier de Londres où je n'avais jamais mis les pieds. La rue était très animée, remplie de gens faisant leurs

Découvrez d'autres récits historiques



Les sortilèges du Nil
Le trésor d'Hor Hotep

Katia Sabet



Mystère
dans la vallée des Rois

Bernard Barokas



Les Secrets de Toutânkhamon

Emma Carroll

Cette édition électronique du livre

Les Secrets de Toutânkhamon

de Emma Carroll a été réalisée le 13 décembre 2019

par Melissa Luciani et Maryline Gatepaille

pour le compte des [Éditions Gallimard Jeunesse](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

achevé d'imprimer en janvier 2020, en Italie,

par l'imprimerie Grafica Veneta

(ISBN : 978-2-07-512978-7 – Numéro d'édition : 354226).

Code sodis : U27666 – ISBN : 978-2-07-512982-4

Numéro d'édition : 354230

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications

destinées à la jeunesse.